

Dossier  
de presse

TNS

Théâtre  
National  
de Strasbourg  
École supérieure  
d'art dramatique

# DERNIERS REMORDS AVANT L'OUBLI

*de Jean-Luc Lagarce*

*Mise en scène Jean-Pierre Vincent*

**Du mercredi 24 mars au mercredi 7 avril 2004**

Du mardi au samedi à 20h

Le dimanche 4 avril à 16h

Relâche les lundis et le dimanche 28 mars

**TNS, salle Koltès**

En collaboration avec la **librairie Kléber**

Rencontre avec le metteur en scène

**Jean-Pierre Vincent**

« *Jean-Luc Lagarce : la langue et les Français* »

**Samedi 27 mars** à 17h, à la Librairie Kléber

Entrée libre - Réservation recommandée au 03.88.24.88.00

Contact Presse  
Chantal Regairaz  
03 88 24 88 38  
[presse@tns.fr](mailto:presse@tns.fr)

Site internet : [www.tns.fr](http://www.tns.fr)  
Réservations : 03 88 24 88 24  
Tarifs : de **5,50€** à **22,50€**



# Derniers remords avant l'oubli

*de Jean-Luc Lagarce*

*Mise en scène Jean-Pierre Vincent*

*dramaturgie* **Bernard Chartreux**  
*décor* **Jean-Paul Chambas**  
*costumes* **Patrice Cauchetier**  
*lumières* **Alain Poisson**  
*son* **Philippe Cachia**  
*maquillages* **Catherine Bloquère**

*Avec*

*Anne* **Hélène Atexandridis**

*Hélène* **Anne Benoit**

*Pierre* **Patrick Catalifo**

*Antoine* **Gilles David**

*Lise* **Caroline Piette**

*Paul* **Gérard Watkins**

*Dates* **Du mercredi 24 mars**

**au mercredi 7 avril 2004**

**Du mardi au samedi à 20h**

**Le dimanche 4 avril à 16h**

**Relâche les lundis et dimanche 28 mars**

*Salle* **Koltès**

*Durée* **1h35, sans entracte**

*Coproduction* **Studio Libre / Odéon-Théâtre de l'Europe**

*Avec la participation artistique* **du Jeune Théâtre National**

*Le texte est publié aux Editions des Solitaires Intempestifs*

## **Séances spéciales**

Représentation surtitrée en allemand **dimanche 4 avril** à 16 h

Représentation en audio-description **mardi 6 avril** à 20 h

Représentation surtitrée en français **jeudi 1<sup>er</sup> avril** à 20 h

**Rencontre  
avec l'équipe artistique**  
à l'issue de la représentation  
**Le dimanche 4 avril**  
en français et en allemand

*Un trio - deux hommes et une femme - se retrouve vingt ans après pour régler la vente d'une maison de campagne où ils vécurent ensemble jadis. Les anciens conflits refont surface, les mensonges et les non-dits d'hier réapparaissent avec autant de force. Mais ce ne sont que les « derniers remords... avant l'oubli » : le bilan est sans concession. Il ne leur reste qu'à dresser un dernier constat d'impuissance. Jean-Luc Lagarce - jeune auteur mort à 38 ans - semble vouloir renouer, sur un mode ironique et désenchanté, avec la sempiternelle inanité des bourgeois velléitaires de Tchekhov.*

# Notes de travail

Jean-Pierre Vincent

Ces pièces de Lagarce - celles du milieu des années 80, *Les Prétendants*, *Derniers remords* - racontent des histoires, bien sûr, mais trouées de mystères ordinaires. On ne connaîtra jamais (et qu'importe ?) la clef des énigmes posées au départ, parsemées ici et là. Pas plus que dans les bonnes familles françaises, malgré notaires, curés et flics. Par différence avec la fiction télévisuelle banale, les énigmes ne sont pas là pour être résolues, mais pour être racontées.

*Derniers remords* raconte une histoire, mais la matière première de son intérêt est le furieux travail de lutte avec/contre la langue pour parvenir à vivre cette histoire. Pour vivre ensemble, il faut bien parler, et c'est là que tout le mal commence.

Parler d'argent (comme parler d'amour chez Marivaux) est un exercice acrobatique périlleux. Donc, on fait tout pour en parler tout en n'en parlant pas (comme d'amour chez Marivaux...).

Le décor du peintre Chambas : une sorte de poème sur la pièce, un paysage mental, assurant la circulation des langages et la liberté des acteurs. Pour présenter Lagarce, il faut à la fois suffisamment d'éléments réels pour que l'histoire ait son poids, et suffisamment d'abstraction/poésie pour que l'imaginaire décolle et que les acteurs puissent adopter successivement plusieurs modes de présence (être dans l'action, écouter sans entendre, entendre sans écouter...).

Quoique très différent esthétiquement, ce décor, dans son architecture, ressemble comme un frère à celui de notre *Jeu de l'amour et du hasard*. C'est un hasard du travail. Mais ce n'est peut-être pas un hasard entre les cruautés amicales de Lagarce et Marivaux.

Pour éviter le plat réalisme des murs et une image qui se refermerait sur elle-même, Chambas est parti de la notion de nature, celle qui est représentée dans *Le déjeuner sur l'herbe* de Manet. Là aussi, deux jeunes hommes et une femme sont posés dans une nature comme un artifice scandaleux. Anti-nature en fait. Les citadins de Lagarce ne sont pas très naturels, même s'ils sont vrais.

Des personnages qui " n'accumulent pas ". La progression dramatique ne se produit pas par agrégation " drrrrrrrmatique ". Comme si chaque scène était la première (et la seule !). Cela n'avance pas comme dans la dramaturgie classique, et pourtant cela avance... vers l'oubli. Comme à reculons : Lagarce en farceur mélancolique.

Au commencement est le silence : et à chaque instant aussi. Le verbe essaie tant bien que mal de le remplir. Jubilation à trouver pour les acteurs, de vivre ce silence. Jubilation à communiquer cette jubilation au public.

Un théâtre très situé historiquement (ce serait une faute de le nier) et sans aucune anecdote historique: la promesse d'une survie pour cette écriture. Une écriture aussi romanesque que théâtrale.

Paradoxes pour les acteurs :

- Observer de très près la lettre du texte, tous ses petits remords, corrections de tir, maniaqueries de la grammaire, ET considérer ce langage comme un simple outil, pas plus important que ça... Ils se jettent dans les mots, et ça fonce. On réfléchit ensuite à ce que l'on a dit.

- Jouer à la surface, sans réelle profondeur (sans profondeur " traditionnelle "), ET traverser ainsi des mâchures, des cisailles, dans chaque situation. Et puis, c'est guéri et on passe à autre chose. Lagarce ne confond pas ses personnages avec des héros de tragédie.

Délicate ciselure des jonctions entre scènes : 27 scènes = 26 entre-scènes ! Et qui plus est : scènes brèves, voire ultra-brèves... Choix déterminants quant à l'incisivité et à la légèreté du récit : des " noirs ", des " gris ", des " bascules ", des continuités ?... Probablement pas de solution unique.

Un dimanche à la campagne : temps libre, dilaté/élastique. Tchekhov.

*L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE*, selon Kundera. Faut-il en rire ou en pleurer? Débat persistant depuis Tchekhov auquel ce Lagarce-là doit beaucoup.

CIORAN en comédie!...

27 rendez-vous manqués de suite : la plupart des scènes (sinon toutes) sont des ratages : génération de paumés (pourtant adultes et actifs) vus de façon impitoyable et tendre, ce qui n'est pas monnaie courante.

# *les mots qui coupent le fil trop sûr des phrases...*

## Présentation du Théâtre de l'Odéon

Aux yeux de Jean-Pierre Vincent, l'oeuvre de Jean-Luc Lagarce, mort à 38 ans en 1995, a de son vivant trop discrètement traversé l'histoire de notre théâtre, dont elle apparaît aujourd'hui, et toujours plus, comme un maillon nécessaire. Aussi Vincent a-t-il choisi, après la belle réussite symphonique à 17 personnages que furent *Les Prétendants* au Théâtre National de la Colline, de monter, du même auteur, une pièce qui tient plutôt de la musique de chambre : *Derniers remords avant l'oubli*. En la relisant, le metteur en scène a noté récemment qu'il y a un " trésor " à tirer des titres de Lagarce. Quel est en l'occurrence celui qui recèle *Derniers Remords avant l'oubli* ? On songe d'emblée à cette affinité très particulière qu'entretient l'auteur avec la fugacité de l'existence (qui explique qu'il ait intitulé l'une de ses pièces *Juste la fin du monde*, ou encore qu'il ait ajouté entre parenthèses à *Histoire d'amour*, pour nuancer cet autre titre. *Derniers chapitres*). Lagarce, en effet, a eu très tôt le sentiment, tantôt comique tantôt funèbre, mais toujours discrètement mis en oeuvre, de la vitesse de notre passage dans la vie, et du rêve que cette vitesse laisse dans son sillage. *Derniers Remords avant l'oubli* est à cet égard l'une des pièces les plus proches du coeur testamentaire de son écriture.

Il y est question d'un trio, deux hommes et une femme, qui se sont aimés autrefois, puis séparés, et qui vont tenter, près de vingt ans plus tard, de faire la part des choses. Cette part à faire consiste d'abord à trouver les mots pour se dire ce qui n'a pu se formuler jusque-là et s'entendre sur ce qui s'est passé, mais aussi à répartir une fois pour toutes ce qui doit revenir à chacun, de façon à ce que soit enfin débrouillé l'écheveau de leurs trois vies. Autrefois, ils vécurent ensemble dans la même maison, qu'ils achetèrent en un temps et à un âge où la propriété n'était à leurs yeux qu'une convention bourgeoise dont tirer parti au mieux, une fiction sociale commode. Ce temps-là, c'est sans doute 68 ou peu après. et le présent de la pièce tel que Lagarce l'a indiqué, cet " aujourd'hui " d'une oeuvre publiée en 1987, mesure cruellement la distance entre l'utopie que les protagonistes traversèrent ensemble et la " réalité ", sereine ou déçue, de leur rentrée dans le rang aux approches de la quarantaine. En présence des tiers qui depuis lors accompagnent leurs vies (une épouse, un époux, une fille de 17 ans sur la paternité de qui plane un doute inavoué), il s'agit donc pour Pierre, Paul et Hélène d'opérer un partage. En première approximation, de vendre le bien resté en indivision. Plus profondément, de s'entendre sur les frontières propres à l'existence de chacun, de parvenir au moins à un accord rétrospectif. Mais au fond, savent-ils eux-mêmes pourquoi ils tentent, ce dimanche-là, de se revoir ?

" Partager " est un mot terrible. Il peut aussi bien signifier " mettre en commun " (refuser de distinguer entre ma part et la tienne) que " distribuer à chacun son dû " (exiger que l'on tranche entre le tien et le mien, et restituer ainsi chaque individu à son destin propre, à tout jamais tenu à part des autres, chacun se retrouvant désormais seul face à son existence, isolé aussi, fourvoyé loin du rêve qu'aurait pu être une vie " ensemble "). Qu'arrive-t-il donc si les deux faces du partage s'entravent l'une l'autre ? Quels mots pourraient les réconcilier sans maladresse et sans blessure ? Au nom de quoi, de quel apaisement, le trésor peut-être illusoire du passé partagé - celui des biens, des coeurs ou des rêves - se laisserait-il liquider ? Si la maison commune fut une utopie, à quel prix pourrait-elle être vendue ? Lagarce ne dicte aucune réconciliation. En écrivain, il se borne à pointer, comme des accrocs à fleur de langage, les mots qui coupent le fil trop sûr des phrases, en quête d'une vérité qu'ils trahissent au double sens du terme. En dramaturge, il orchestre le heurt de paroles singulières qui se contestent ou s'ironisent l'une l'autre. Et en poète, il sait quitter ses personnages avec respect, au moment juste : " avant l'oubli ".

# Entretien avec Jean-Pierre Vincent et Bernard Chartreux

Extraits d'un entretien réalisé le 2 décembre 2003

*Pour commencer, qu'est-ce que cela raconte, Derniers remords avant l'oubli ?*

**Jean-Pierre Vincent** - C'est un dimanche à la campagne, au milieu des années 80, dans une maison où trois des personnages ont vécu quinze ans plus tôt une histoire d'amour, une révolution des mœurs. Puis, ils se sont séparés. Pierre vit toujours en solitaire dans cette maison. Hélène et Paul se sont mariés séparément, ailleurs. Ce jour-là, ils reviennent, avec conjoints embarrassés et enfant insolente, pour débattre de la vente de la maison, naguère achetée en commun et qui a pris de la valeur, car ils ont besoin d'argent. Mais sont-ils seulement venus pour cela ? Il y a dans les placards des cadavres sentimentaux, des idéaux morts, des secrets, et des remords.

*Jean-Pierre Vincent, dans une de vos premières notes de travail, vous insistiez sur l'importance du silence, ou des silences, chez Lagarce...*

**JPV** - Oui, en tous cas dans cette pièce-ci. Dans la première version, il y avait comme des logorrhées ininterrompues, scandées par des virgules. De rares points. La version définitive introduit des paragraphes, des alinéas, qui visiblement valent pour autant de silences. Or justement, dans *Derniers remords*, le fond de l'histoire, c'est le silence. Un silence qui dure depuis des années, qu'il faut crever comme un abcès. Les personnages, en improvisant leurs tentatives pour le crever, commettent des gaffes, restent en panne, et tentent de rattraper leurs maladresses, sans cesse...

**Bernard Chartreux** - Le silence, chez Lagarce, c'est aussi une forme de politesse. Comme si l'objectif premier, minimal et nécessaire, l'objectif-condition-de-possibilité-de-tout-objectif que Lagarce fixait à ses personnages, était d'être honnête, être honnête avec soi-même, les autres, le monde... Et ce qu'il y a de pathétique, c'est qu'ils n'y arrivent pas. Ils s'obstinent à chercher le mot juste, le ratent, et chaque ratage relance la nécessité de corrections finalement infinies, car les mots, malgré tous les efforts, sont toujours un peu faux, trahissent toujours un peu. D'où toutes ces blessures, infligées à soi et autour de soi.

**JPV** - Il y a comme une danse, curieuse, incessante, entre bonne et mauvaise foi. Entre un impératif de sincérité et la difficulté à la dire. Lagarce a écrit *Derniers remords* dans la marge de son long travail sur *Les Prétendants*. Il y a une parenté entre les deux oeuvres. Dans l'une et l'autre, on retrouve cette danse hésitante, entre ce qu'on cherche à dire, ce qu'on n'arrive pas à dire, ce qu'on doit pourtant bien dire, à la fin, jusqu'au bout, tout en ne disant rien, car ce serait trop terrible.

**BC** - Oui, Lagarce est comme tous ces gens très polis, très doux : il a un fond horriblement radical. Et il en va de la langue comme du reste : ou bien on fait des compromis peu glorieux, ou bien on est guetté par l'aphasie. Ainsi voit-on ses personnages déployer de grands efforts pour limiter l'imprécision, le flou, le laisser-aller de la langue réelle, mais sans jamais, au fond, en être réellement dupes.

*Les retrouvailles des trois protagonistes sont donc contemporaines du temps de l'écriture. Mais leur histoire remonte en fait à 1968 ?*

**JPV** - Un peu après. Lagarce avait alors dans les onze ans... 68 est une trace dans la pièce, et comme toutes les traces, elle est brouillée. C'est le règlement de comptes avec une génération qui a eu du mal à grandir. Mais tout cela est simplement inscrit dans cette histoire privée, qui conserve elle aussi jusqu'au bout ses opacités. Par exemple, qui sont les pères des deux filles ? Mystère... C'est comme dans les histoires de famille, comme chez les notaires : il y a des secrets, impossibles à lever... L'ont-ils donc oubliée, leur vie d'alors, oublié aussi ses conséquences ? Idéalement, on devrait être juste " avant l'oubli "...

**BC** - D'ailleurs, si on marque trop l'ancrage dans 68, on réduit un peu le champ de la pièce.

**JPV** - La littérature française a toujours éprouvé des difficultés à parler, dans le contrecoup, des moments collectifs brûlants de son histoire. Notre génération est peu bavarde sur la période 68, et il ne faut pas conclure de façon plus claire que ne l'a fait Lagarce lui-même... Mieux vaut laisser cela se développer dans l'imaginaire du spectateur.

*[...] S'il y a comédie, est-elle respectueuse à l'égard de ses personnages ?*

**BC** - Puisqu'on vous dit que Lagarce est un garçon poli !... Mais, en effet, c'est une comédie sensible. Sensible et rétractile. Tout ce côté " on revient sur nos traces " est très important à cet égard - il pourrait en advenir, sinon du bonheur, au moins une possibilité de vivre ensemble, chaleur humaine contre chaleur humaine, ne fût-ce qu'un temps... illusion de la consolation ! Mais non, ça ne marche pas, ça n'est pas si facile que ça d'être malhonnête.

**JPV** - Quand on découvre ce texte, qu'on le travaille dans la solitude, on en perçoit de plus en plus le côté noir, désespéré, misanthropique ; quand on le lit à plusieurs, l'aspect comique surgit, incontestable, chargé de cette cruauté. Comme si un certain allègement musical, théâtral, se produisait de lui-même du fait de la pluralité des voix. Si *Derniers remords* n'était rien qu'une comédie sarcastique, ou si ce n'était qu'un drame de l'incommunicabilité, ça n'irait pas loin... En fait, entre ses deux versants, grave et léger, il y a tout le temps comme un aller-retour, une danse... C'est un mot que j'ai employé souvent au sujet de Lagarce. C'est peut-être le bon !

## Remords et oubli

Cioran

Tout ce qui ne s'oublie pas use notre substance ; le remords est l'antipode de l'oubli. C'est pourquoi il se lève, menaçant comme un monstre ancien qui vous détruit d'un regard, ou remplit tous vos instants de sensations de plomb fondu dans le sang.

Les hommes simples éprouvent du remords par suite d'un événement quelconque ; comme ils en voient clairement les motifs, ils savent d'où il procède. Il serait vain de leur parler d'" accès ", ils ne comprendraient pas la force d'une souffrance inutile.

Le remords métaphysique est un trouble sans cause, une inquiétude éthique en marge de la vie. Vous n'avez aucune faute à regretter, et pourtant vous éprouvez du remords. Vous ne vous souvenez de rien, mais le passé vous envahit d'une infinie douleur. Sans avoir rien fait de mal, vous vous sentez responsable du mal de l'univers. Sensation de Satan en délire de scrupule. Le principe du Mal pris dans les problèmes éthiques et la terreur immédiate des solutions.

Plus vous montrez d'indifférence au mal, plus vous vous approchez du remords essentiel. Celui-ci est parfois trouble, équivoque : c'est alors que vous portez le poids de l'absence du Bien.

*Le Crépuscule des pensées*

# Jean-Luc Lagarce

" Je suis né en Haute-Saône, le 14 février 1957. Mes parents habitaient, dans le Doubs, le village où était né et où avait toujours vécu mon père. Ils disent avoir déménagé sept fois en douze années mais je ne m'en souviens pas. Nous avons habité Seloncourt, je me rappelle de ça, d'un côté de la cour et ensuite nous avons traversé la cour et nous sommes allés habiter dans l'immeuble d'en face. Lorsque ma soeur est née, nous sommes allés habiter la maison de Valentigney qui appartenait à ma grand-mère maternelle et d'où nous ne sommes plus jamais repartis. "

A dix-huit ans, Lagarce quitte le village de son enfance pour Besançon. Il s'y inscrit en faculté de philosophie (sa maîtrise, obtenue en 1981, s'intitule *Théâtre et Pouvoir en Occident*) tout en suivant des cours au Conservatoire National de Région d'Art Dramatique. Il y fait la connaissance des futurs membres de sa compagnie, le Théâtre de la Roulotte, fondée en 1978. Metteur en scène et auteur, il y monte du Beckett ou du Goldoni ainsi que ses premières pièces : *La Bonne de chez Ducatel*, *Erreur de construction*. Un an plus tard, Lucien Attoun est le premier à publier l'un de ses textes, *Carthage encore*, sous forme de tapuscrit (Théâtre Ouvert n°9), qu'il fait par ailleurs diffuser sur France Culture. En 1981, le Théâtre de la Roulotte devient une compagnie professionnelle. Un an plus tard, Jean-Claude Fall met en scène *Voyage de Madame Knipper vers la Prusse Orientale* au Petit Odéon (tapuscrit Théâtre Ouvert n°10). L'année suivante, Lagarce obtient une première bourse du Centre National des Lettres, renonce à terminer sa thèse de philosophie (consacrée à la notion de système chez Sade), écrit *Vagues souvenirs de l'année de la peste* (tapuscrit Théâtre Ouvert n°24). Toujours à Théâtre Ouvert, Lagarce publie *Derniers remords avant l'oubli* en 1988 (tapuscrit n°50), qu'il ne met pas lui-même en scène, contrairement à *Music-Hall* (1990) ou à *Histoire d'amour (derniers chapitres)* (1992).

En 1990, une deuxième bourse du Centre National des Lettres lui permet d'écrire, au cours d'une résidence à Berlin, *Juste la fin du monde*. Ce texte important, dont il ne verra ni mise en scène ni publication, paraît aux Solitaires Intempestifs en 1999. Il ouvre la voie aux dernières oeuvres, qui sont aussi les plus connues et les plus souvent montées, parmi lesquelles *Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne*, *Nous les héros*, *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* (toutes pièces créées en 1994), ou encore *Le Pays lointain* (1995).

Jean-Luc Lagarce meurt en 1995 au cours des répétitions de *Lulu*. Ses oeuvres complètes (théâtre, articles, récits, ainsi que sa maîtrise) sont publiées aux éditions des Solitaires Intempestifs.

# Jean-Pierre Vincent

## Itinéraire

Le parcours de Jean-Pierre Vincent, c'est celui de toute une génération : celle formée à l'école du groupe théâtral du Lycée Louis-le-Grand. C'est là qu'il rencontre Michel Bataillon, Jérôme Deschamps mais surtout Patrice Chéreau, en 1959. Rencontre de la scène où il débute, en qualité de comédien, la même année, dans *Amal et la lettre du roi* de Rabindranâth Tagore. Quatre ans plus tard, il signe son premier essai de mise en scène avec *La Cruche cassée* de Kleist, suivie de *Scènes populaires* d'Henri Monnier. Puis, il joue dans les premiers spectacles de Patrice Chéreau : *L'Affaire de la rue de Lourcine* de Labiche, *L'Héritier de village* de Marivaux, *Les Soldats* de Lenz.

Ensemble, ils s'installent à Sartrouville. En 1968, Jean-Pierre Vincent quitte Sartrouville et rencontre Jean Jourdeuil avec qui il fondera la Compagnie Vincent-Jourdeuil, Théâtre de l'Espérance en 1972. Ils montent un spectacle qui fait date, *La Noce chez les petits bourgeois* de Brecht au Théâtre de Bourgogne en 1968, *Le Marquis de Montefosco* d'après Goldoni au Grenier de Toulouse, *La Cagnotte* d'après Labiche à Strasbourg au T.N.S., *Capitaine Schelle*, *Capitaine Eçço* de Rezvani au T.N.P. de Georges Wilson à Chaillot en 1971.

Et puis encore *Dans la jungle des villes* de Brecht, *Woyzeck* de Büchner, *En r'venant d'expo* de Jean-Claude Grumberg et surtout *La Tragédie optimiste* de Vichnevski. En 1975, après l'expérience du Tex-Pop (Théâtre Expérimental Populaire) installé au Palace, à Paris, la Compagnie se dissout d'elle-même avec le départ de Jean Jourdeuil. C'est à ce moment qu'est proposée à Jean-Pierre Vincent la direction du Théâtre National de Strasbourg. Avec sa bande de comédiens fidèles, accompagné de metteurs en scène et de dramaturges (Bernard Chartreux, Michel Deutsch, André Engel, Dominique Müller...), s'entourant de peintres-scénographes pour les décors (Nicky Rieti, Titina Maselli, Lucio Fantì, Jean-Paul Chambas), il se lance dans l'aventure à travers l'exploration de l'histoire de la France et des Français : *Germinal*, *Vichy fictions*, *Le Misanthrope*, *Le Palais de Justice*... Autant de spectacles qui s'inscrivent dans une même démarche, une même philosophie. Avec son travail préparatoire pour chaque spectacle qui s'étale sur plusieurs mois, avec ses lectures, ses enquêtes, sa traque du document, de la vérité où s'engagent dramaturges et comédiens. Avec ses rencontres, ses visites sur le terrain, comme lorsqu'il s'agit, par exemple, de descendre dans la mine pour *Germinal*.



Avec, encore, son école pas comme les autres, pleinement intégrée dans la vie du théâtre.

Ce n'est que vers la fin de son dernier mandat qu'il réalise en dehors de Strasbourg le *Don Giovanni* de Mozart au Festival d'Aix en Provence (1982) et *Les Corbeaux* d'Henry Becque à la Comédie-Française, sur l'invitation de Jacques Toja.

Un an après la mise en scène des *Corbeaux*, il est nommé Administrateur de la Comédie-Française (août 1983).

On lui doit la création de *Félicité* d'Audureau, l'entrée au répertoire du *Balcon* de Genet dans une mise en scène de Georges Lavaudant, la venue de Klaus-Michael Grüber pour *Bérénice*, celle de Luca Ronconi pour *Le Marchand de Venise*. Avec Jean-Pierre Vincent, arrivent de nouveaux pensionnaires : Dominique Valadié, Catherine Sauvai, Muriel Mayette, Jean-Yves Dubois...

Il choisit en 1986 de quitter l'Administration de la Comédie Française pour se livrer entièrement à son activité de metteur en scène, mais aussi de professeur au Conservatoire national Supérieur d'Art Dramatique. Il va de théâtre en théâtre pour monter *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais (Théâtre National de Chaillot, 1987), *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset (Théâtre de Sartrouville, 1988). *Le Faiseur de Théâtre* de Thomas Bernhard (TNP Villeurbanne, 1988). *La Nuit les chats* (Théâtre ouvert, 1989), *Oedipe et les Oiseaux - Trilogie* (Festival d'Avignon 1989, Nanterre-Amandiers, 1989), *La Mère coupable* de Beaumarchais (Comédie-Française, 1990), *Le Chant du Départ* d'Ivane Daoudi (Théâtre de Nice et Théâtre de la Ville, 1990).

En juillet 1990, il prend la direction du Théâtre des Amandiers à Nanterre où il présente, en octobre, *Les Fourberies de Scapin* de Molière (créé trois mois plus tôt dans la Cour d'Honneur du Festival d'Avignon). Le spectacle tourne dans toute la France avant d'être repris en juin 1991 au Théâtre Mogador à Paris. Il alterne depuis les créations de textes contemporains : *Princesses* de Fatima Gallaire (mai 1991, prix du syndicat de la critique - meilleure oeuvre francophone), *Un homme pressé* de Bernard Chartreux (mars 1992) et les spectacles du cycle Musset " Enfant du siècle " : *Fantasio* et *Les Caprices de Marianne* (octobre - novembre 1991), *On ne badine pas avec l'amour* et *Il ne faut jurer de rien* (février - mars 1993), *Woyzeck* (octobre 1993), *Combats dans l'Ouest* de Vichnievski (avril 1994), *Thyeste* de Sénèque (septembre - octobre 1994), et *Violences à Vichy 2* de Bernard Chartreux (mai - juin 1995). Il met en scène pour l'Opéra de Lyon (reprise à Nanterre en janvier 1995) *Les Noces de Figaro* de Mozart sous la direction musicale de Paolo Olmi, (repris à Nanterre, puis à nouveau à Lyon en 1996). Après *Tout est bien qui finit bien* de William Shakespeare, il crée *Karl Marx Théâtre Inédit* en mars 1997, puis *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux en avril 1998 (tournée en France et à l'étranger : USA, Grande Bretagne, Russie...), puis *Le Tartuffe ou L'imposteur*, comédie de Molière, en novembre 1998. En mai 1999, il a mis en scène *Pièces de guerre* d'Edward Bond, spectacle réalisé avec les élèves de l'École Régionale d'Acteurs de Nice (ERAC).

Après la tournée internationale du spectacle *Le Jeu de l'amour et du hasard*, Jean-Pierre Vincent a mis en scène au Théâtre des Amandiers, en janvier 2000, *Homme pour Homme* de Bertolt Brecht. En mars 2000, au Théâtre du Châtelet il a mis en scène *Mitridate*, opéra de Mozart. En juillet 2000, il a créé *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset au Festival de Marseille. Ce spectacle a été repris à la Cour d'Honneur du Palais des Papes du 26 au 30 juillet 2000, puis au Théâtre des Amandiers en octobre et novembre 2000, avant une tournée en France. En avril 2001, avec les Acteurs Amateurs des Amandiers, il a mis en scène *Le Drame de la vie* de Valère Novarina. En septembre 2001, *L'Échange* (première version de 1893) de Paul Claudel est sa dernière mise en scène au Théâtre des Amandiers qu'il quitte le 31 décembre de la même année. Il fonde alors, toujours avec Bernard Chartreux, mais aussi ses compagnons de travail Jean-Paul Chambas, Alain Poisson et Patrice Cauchetier, sa nouvelle compagnie : " Studio Libre ". Subventionnée par le Ministère de la Culture, la compagnie entreprend des co-productions avec les grands théâtres. Vincent et Chartreux font aussi partie du Comité Pédagogique de l'ERAC, et consacrent une grosse part de leur activité à cette école.

Ainsi, en 2002, ils présentent un spectacle de sortie de l'Ensemble 10 au Festival d'Avignon, puis à la MC93 de Bobigny : *Le Fou et sa femme ce soir dans Pancomedia* de Botho Strauss. Et ils préparent, sur les deux prochaines années, un spectacle sur toute l'oeuvre de Georg Büchner, avec l'Ensemble 12. C'est en 2003 au Théâtre de la Colline qu'il monte pour la première fois une pièce de Jean-Luc Lagarce : *Les Prétendants* (prix de la meilleure mise en scène, décerné par le syndicat de la critique).

# Les comédiens

## Repères biographiques

### HELENE ALEXANDRIDIS / ANNE

> Au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, elle a suivi les cours de Robert Manuel et de Claude Régy. En vingt ans de carrière, elle a interprété aussi bien les classiques (Muset, Balzac, Gorki, Racine, Goldoni, Marivaux, Maeterlinck, Tchekhov) que les contemporains (Jean-Claude Grumberg, Thomas Bernhard, Danilo Kis, Gérard Watkins, Gregory Motton, Catherine Anne, Roland Dubillard, Roger Planchon), sous la direction de metteurs en scène tels que Marc François, Jacques Nichet, Muriel Mayette, Marie-Thérèse Bischofberger, Thierry Bédart, Gérard Watkins, Yves Beaunesne, Gilberte Tsai, Claude Régy, Lluis Pasqual, Alain Françon, Jacques Lassalle, Catherine Anne, Philippe Adrien, Roger Planchon.

> Au cinéma, depuis *Thérèse* d'Alain Cavalier (1986 ; grand prix du jury au Festival de Cannes), elle a tourné dans une demi-douzaine de longs-métrages, signés Romain Campillo, Siegrid Alnoy, Catherine Corsini ou Francis Girod, ainsi que dans quelques courts-métrages.

### ANNE BENOIT / HELENE

> Au théâtre, elle a joué sous la direction d'Antoine Vitez (*Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, *Le Soulier de satin* de Claudel), Sophie Loucachevsky (*Les Désossés* de Louis Charles Sirjacq, *Phèdre* de Marina Tsvetaeva), Jean-Louis Jacopin (*La Force de tuer* de Lars Noren), Antonio Arena (*La Vie est un songe* de Calderon), Laurence Février (*Des Françaises* de Michèle Fabien, *Fille d'Eve* de Laurence Février, *L'Ile des esclaves* de Marivaux), Jacques Baillon (*Les Exilés* de James Joyce), Alain Françon (*La Dame de chez Maxim's* de Feydeau, *Britannicus* de Racine, *La Remise* de Roger Planchon, *Pièces de guerre* d'Edward Bond), Jean Lacornerie (*Joséphine* de Guy Walter, *Eva Peron* de Copi, *Le Fond de la pensée c'est le chien*, textes anonymes), Antoine Bourseiller, (*L'Oiseau de lune*, co-écrit par des écrivains marocains), François Bourgeat (*Belles* de Brecht, spectacle de chansons de Kurt Weill et Hans Eisler), Dag Jeanneret (*Cendres de cailloux* de Daniel Danis), Jacques Lassalle (*Médée* d'Euripide) ou Nabil El Azan (*Le Collier d'Hélène* de Carole Fréchette).

> Au cinéma, elle a tourné avec Olivier Volcovici, Nicole Garcia, Nina Companeez, Laurent Carceles. Alain Flecher et Etienne Chatiliez.

### PATRICK CATALIFO / PIERRE

> Au théâtre, dans les vingt dernières années, Patrick Catalifo a notamment joué sous la direction de Philippe Adrien, Alain Françon, Gabriel Garran, Jean-Daniel Laval, Gildas Milin, Claude Stratz, Lisa Wurmster.

> Au cinéma, il a joué dans une vingtaine de longs-métrages, depuis *La Triche* de Yannick Bellon (1984) jusqu'à *Mister V.* d'Emitie Deleuze (2002) et *Vice & Versa* de Patrick Bouchitey (sortie prévue en mai 2004). Patrick Catalifo a également tourné dans de nombreux téléfilms.

### GILLES DAVID / ANTOINE

> Gilles David sort du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique en 1983. Depuis lors, il a joué dans une trentaine de pièces, dont *Lorenzaccio* (mise en scène de René Jauneau), *Othello* (mise en scène de Christian Colin), *Lucrèce Borgia*, *Le Soulier de Satin* (mises en scène d'Antoine Vitez), *Les Trois Soeurs* (mise en scène de Maurice Bénichou), *La Dame de chez Maxims* (mise en scène d'Alain Françon), *L'Idiot* (mise en scène de Joël Jouanneau), *Dans la Jungle des Villes* (mise en scène de Stéphane Braunschweig), *Homme pour homme* (mise en scène de Jean-Pierre Vincent), *L'École des Femmes* (mise en scène de Didier Bezace), entre autres.

> Au cinéma, où il a joué sous la direction d'Eric Dahene et Pierre Dugowson, il vient de tourner dans *RRRRrrrr!!!!...*, d'Alain Chabat.

## CAROLINE PIETTE / LISE

> Entrée à l'École des Enfants du Spectacle en 1987, elle sort du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique en 2001 (classe de Daniel Mesguich). Entre-temps, elle obtient une maîtrise d'anglais à la Sorbonne. Récemment, Jacques Lassalle lui a confié le rôle d'Agnès dans *L'Ecole des Femmes* de Molière (Athénée-Louis Jouvet, 2001), et Olivier Perrier, celui de la mariée dans *La Noce chez les Petits Bourgeois* de Brecht (CDN Les Fédérés, 2002). A la Comédie-Française, elle a interprété Hydaspe dans *Esther* de Racine (mise en scène d'Alain Zaepffel, 2003).

> Au cinéma, Caroline Piette a joué dans *Sauvage innocence* de Philippe Garrel (2001), ainsi que dans plusieurs courts-métrages.

## GERARD WATKINS / PAUL

> Au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, il a été l'élève de Viviane Théophilidès, Michel Bouquet, Pierre Vial et Gérard Desarthe. Comédien, il a joué dernièrement dans *Guerre*, de et par Lars Noren (2003), *4.48.Psychose*, de Sarah Kane, mise en scène de Claude Régy (2003), *Catégorie 3.1* par Lars Noren, mise en scène de Jean-Louis Martinelli (2002), qui l'a aussi dirigé dans *Le Deuil sied à Électre* d'Eugène O'Neill (2001). Il a également travaillé avec Elisabeth Chailloux, Michel Didym, Bernard Sobel. Marc François, Gillian Cavan Lynch, Yvon Lapous, entre autres.

> Auteur et metteur en scène, Gérard Watkins a écrit et monté *Dans la forêt lointaine* (2001) et *Suivez moi* (1999), sans compter l'écriture, l'adaptation, la traduction ou l'interprétation de nombreuses pièces radiophoniques.

> Au cinéma et à la télévision, il a tourné avec Yann Samuel, Peter Watkins ou Francis Huster. Lui-même écrit actuellement et espère réaliser bientôt deux courts-métrages : *Le couloir* et *Pas que*.

### Extrait de *Derniers remords avant l'oubli*

**Lise.** - Ils ont un peu tout fait : ils sont assez représentatifs, famille de la bourgeoisie naissante provinciale et commerçante. Poitiers, Dijon, Rouen, le triangle terrible, études larvaires, revendications diverses post-adolescentes, montée vers la capitale, tentatives artistiques, littérature allemande et cinéma quart-monde, revendications multiples préadultes, fuite de la capitale, descente, l'air pur, " la vraie vie ", alternatives artisanales, mauve et rose tyrien, le bonheur, le paradis, cette maison-ci, puis éclatement encore, chacun pour soi, naissance de la première jolie fillette, passons, naissance de la seconde jolie fillette, abandon définitif du doux temps de la jeunesse, bibliothèque payable à tempérament, table basse, avocat-crevette, rétrospective Antonioni sur les lieux mêmes du crime.

J'ai dix-sept ans. Pas caricaturale du tout. Je me destine - du mot destin, destinée - je me destine aux métiers de la communication, logique. Bilingue, une année ou deux aux États-Unis (j'aurais pu dire " les states " et je ne l'ai pas fait), bilingue et moderne, Schnitzler en édition de poche, cheveux courts et photos noir et blanc.

Je plaisante.

# Dans le même temps

## Sans faim

Texte et mise en scène **Hubert Colas**  
> **Création**

**Du 10 mars au 1<sup>er</sup> avril 2004**

Du mardi au samedi à 20h00

Les dimanches 21 et 28 mars à 16h00

Relâche les lundis et le dimanche 14 mars

**Espace Kablé**

# Le TNS en tournées...

## La Famille Schroffenstein

De **Heinrich von Kleist**

Mise en scène et scénographie **Stéphane Braunschweig**

> **Création** avec la troupe du TNS

A **Villeurbanne**, au Théâtre National Populaire : **du 24 au 27 mars**

A **Martigues**, au Théâtre des Salins : **les 1<sup>er</sup> et 2 avril**

A **Rennes**, au Théâtre National de Bretagne : **du 20 au 29 avril**

## Chastes projets, Pulsions d'enfer

*2<sup>ème</sup> atelier de sortie des élèves du groupe XXXIV*

*dirigé par Stéphane Braunschweig*

*Textes de Bertolt Brecht et Frank Wedekind*

A **Paris**, au Théâtre de la Cité Internationale : **du 2 au 7 avril**

Tous les soirs à 20h30, relâche le dimanche 4

Entrée libre sur réservation : 01 43 13 50 50

# Prochain spectacle

## Chantier Musil

A partir de la lecture de L'Homme sans qualités de **Robert Musil**

Mise en scène **François Verret**

**Du 5 au 12 mai 2004**

Tous les jours à 20h

Relâche le dimanche 9 mai

**TNS, Salle Koltès**